Au 3e âge, Georges Mathé prend "Le temps d'y penser"

Autor(en): **B., J.-C.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **5 (1975)**

Heft 2

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-830121

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Au 3e âge, Georges Mathé prend

"Le temps d'y penser"

Quand un médecin, mieux, un professeur, prend la plume pour nous livrer quelques réflexions, notre premier réflexe est bien souvent, avouons-le, de prendre la fuite, de jeter les armes avant même d'avoir entamé le combat. « Ce n'est pas la peine d'ouvrir ce livre, nous n'allons rien y comprendre », telle est alors notre réaction. Il faut dire que, de plus en plus, les ouvrages commis par les spécialistes deviennent incompréhensibles au commun des mortels, à force de références techniques. Mais il y a des exceptions et « Le Temps d'y penser » de Georges Mathé en est une.

Georges Mathé, le professeur Mathé, est l'un des grands spécialistes mondiaux du cancer. Il est le patron de l'Institut de recherches sur le cancer, en France, à Villejuif, une sérieuse référence. Et pourtant « Le Temps d'y penser » n'est pas un livre médical. Il est le résultat d'une série d'entretiens que Georges Mathé a eus avec un journaliste, José Hanu, Prix Albert Londres — le « Nobel » des journalistes. Entretiens qui ne sont rien d'autre qu'une réflexion sur la vie.

Au fil des questions de José Hanu, Georges Mathé évoque tout ce qui touche l'être humain : la contraception, l'avortement, l'adoption, la science — ses rapports avec l'homme, avec le bonheur, ses aberrations aussi (« L'homme n'est pas un cobaye ») — la mort, la famille, les religions, l'école, la patrie, la TV, l'art, l'Europe, la politique, l'économie, la liberté, la tolérance, la condition de la femme, le racisme, les loisirs, les oubliés de la société de consommation (« Les victimes » qu'ils soient handicapés physiques, aliénés, homosexuels, etc.).

C'est bien sûr le médecin, celui qui a prêté le serment d'Hippocrate qui parle, mais c'est avant tout la voix de l'homme que l'on entend, celle d'un « homme de bonne volonté », l'un des trop rares. Une grande voix qui s'élève au-dessus de toutes les querelles mesquines, avec sagesse — ce qui n'empêche pas une certaine fougue — avec un grand amour de l'homme, car Georges Mathé a précisément retrouvé le sens premier de ce serment d'Hippocrate (« ... je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine... »). Et quel plus grand témoignage d'obéissance à ce serment que les paroles du professeur Mathé, que sa philosophie, faite de l'amour, du respect de l'autre ?

Un livre émouvant, poignant et qui touche d'autant plus qu'il est d'une simplicité évidente, que Georges Mathé, gaulliste et chrétien, ne s'érige pas en révolutionnaire d'antichambre. En quelques phrases, il propose ses solutions qui n'ont rien à voir avec les thèses fumeuses dont on nous abreuve souvent ; solutions simples, évidentes mêmes, trop simples, trop évidentes peut-être, n'entraînant aucun bouleversement profond des structures de notre société, hormis celui d'une certaine façon de penser, témoin sa prise de position sur les problèmes de la vieillesse.

« Nul plus qu'un vieillard... »

La vieillesse, nous dit Georges Mathé, c'est « voir ses forces décliner, c'est voir, surtout, les autres générations vous fuir. Et ce n'est pas en remplaçant le mot « vieillesse » par l'expression « troisième âge » et puis, pourquoi pas « croulants » par « quatrième » âge », qu'on résoudra le problème... »

Pour le professeur Mathé, la vieillesse n'est pas forcément liée à un âge déterminé, c'est, avant tout « l'incapacité de remettre en question sa propre personnalité et ses propres connaissances », car, dit-il encore :

« L'homme jeune, eût-il 80 ans, est un perpétuel insatisfait... prêt à casser pour refaire, à quitter pour repartir... »

Le malheur, pour lui, c'est que la société ait décrété que la vieillesse commence à 65 ans, bref c'est la retraite qui, « si elle conserve quelques passionnés de la pêche à la ligne et du jardinage, est la cause la plus fréquente du coup de vieux ».

Georges Mathé condamne les hospices (ces « mouroirs des Etats »), les maisons de retraite aussi (« des ghettos, des antichambres de la mort »). Ce qui importe, en fin de compte, c'est que « les retraités restent en contact avec la vie, avec les autres générations, et qu'on leur confie les tâches les plus douces en fonction de leur sagesse, de leur expérience ». La grande idée de Georges Mathé : installer les vieux dans tous les rez-de-chaussée des immeubles. Alors, ils seraient mieux en contact avec les autres, tous les autres, ils pourraient aussi « rendre quelques services et participer à leur vie (celle des jeunes couples). Ils pourraient surtout garder les enfants, et le faire le plus souvent, le plus longtemps possible. » Cette promiscuité est indispensable pour Georges Mathé, car, dit-il, « nul plus qu'un vieillard n'aime, ne comprend les enfants... Peut-être notre société devient-elle si odieuse parce que la plupart des petits garçons et des petites filles ne vivent plus, comme jadis, auprès d'un grand-père ou d'une grand-mère, ces douces lumières qui vont s'éteindre, mais qui éclairent tant de choses que les parents, les éducateurs et les professeurs ne voient pas encore ». Et de conclure : « En tout cas, dans quinze ans, 20 % au moins des Français seront vieux. J'attends d'eux qu'ils fassent leur Mai 1968. Et, naturellement, je serai sur les barricades... » Un livre qu'il faut avoir lu. Plus qu'un plaidoyer, un cri du cœur que l'on ne peut pas ne pas recevoir, à moins de ne pas vouloir avoir le temps d'y penser...

J.-C. B.

(Georges Mathé, « Le Temps d'y penser ». Editions Stock, 237 pages.)